

ZOOM Il y a cent ans, le 14 novembre 1913, paraissait « Du Côté de chez Swann ». Mais la recherche du temps perdu ne fut pas la seule quête de l'écrivain : les « paradis artificiels », aussi.

Stupéfiant PROUST

PAR PAULIN CÉSARI

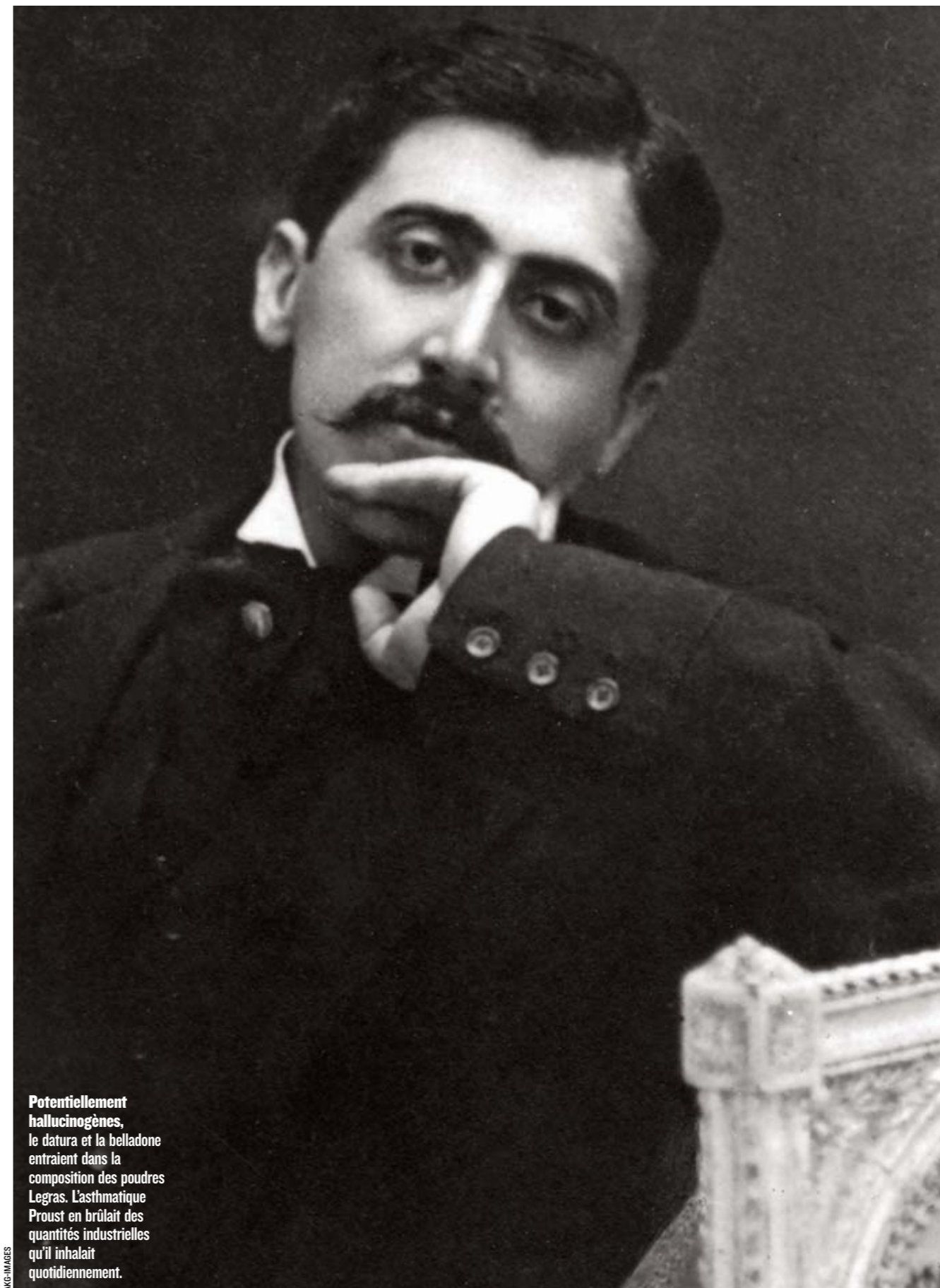
Proust toxico ? Si l'image de l'écrivain souffreteux, asthmatique insomniaque, hyperesthésique, névrosé, phobique, hypocondriaque est désormais d'Épinal, la connaissance de sa toxicomanie est moins répandue. Peu la savent, hors les Proustiens enragés qui, non contents d'avoir avalé les 7 tomes de la *Recherche*, se sont également envoyés les 21 tomes de sa correspondance titanesque. Le goût des stupéfiants et leurs dépendances induites seraient-ils choses honteuses ? Du temps de l'écrivain, ils sont en tout cas, choses communes et connues : « *Oh la douceur de la morphine/son froid délicieux sous la peau/on dirait de la perle fine/coulant liquide dans les os* », écrit Jean Lorrain chanté par Yvette Guilbert. En cette belle époque proustienne, les gens de lettres et du monde usent et abusent de stupéfiants en tout genre et finissent soit dans la clinique du docteur Sollier soit au cimetière. « *J'aurais pu devenir une épave humaine comme un de mes amis...* », dira Proust en parlant de Jacques Bizet, morphinomane et suicidé. Ces usages sont d'autant plus répandus que la frontière entre médicament et drogue (héroïne, morphine, opium) sont régulièrement prescrits) est souvent ignorée et donc régulièrement franchie. La relative ignorance de la toxicomanie de l'écrivain s'explique d'autant moins qu'elle fut l'une des causes de son calvaire et qu'elle l'a accompagné sa vie durant. Son impact sur l'œuvre ne peut donc être écarté.

De l'usage occasionnel et circonstancié des narcotiques à leur consommation régulière couvrant l'espace d'une vie, il y a un pas, que Proust a franchi

très jeune, malgré lui. Dans une lettre à madame Lemarié, il parlera des « *temps préhistoriques...* » antérieurs à son service militaire où il prenait déjà du Trional. A 25 ans, cette habitude est acquise quand il écrit à sa mère : « *J'ai le regret de te dire que j'ai pris hier soir amyle et Trional.* » « *Aie toujours de l'héroïne par prudence...* », lui conseille-t-il dans une correspondance ultérieure. En 1910, il parle à Reynaldo Hahn de « *la nécessité quotidienne d'opium, de Véronal, etc.* ».

A la régularité de la consommation s'ajoute la disparité ahurissante des produits absorbés. La pharmacie proustienne est impressionnante de diversité. On y trouve Trional, valériane, Véronal, dial, opium, datura, belladone, héroïne, caféine, adrénaline éther, nitrite d'amyle... L'écrivain les consomme sans modération, doublant, triplant, décuplant parfois les doses, réalisant d'effroyables cocktails : « *Pour écrire ce simple mot, il m'a fallu toute une pharmacie* », avoue-t-il à Jacques Rivière en

1919. Qu'à l'origine l'écrivain ait utilisé ces substances pour soigner ses crises d'asthme et son insomnie, nul doute. Mais, à l'usage, les effets psychoactifs de ces substances, les promesses qu'elles recelaient, les soulagements qu'elles provoquaient et les dépendances conséquentes étaient inévitables. Le langage quasi religieux utilisé par Proust pour décrire un hypnotique est à cet égard dépourvu d'ambiguïté : « *Quel mystérieux présent que ce Tetronal, par quelle communion incompréhensible la blanche hostie qui semble le contenir seul m'apportera-t-elle pour quelques heures l'oubli des chagrins...* », écrit-il à la princesse de Chimay en 1904. Tous ces remèdes, déjà devenus poisons, en appellent d'autres. Afin de combattre les effets abrutissants des hypnotiques et des dérivés opiacés, l'écrivain a re- ...



Potentiellement hallucinogènes, le datura et la belladone entraient dans la composition des poudres Legras. L'asthmatique Proust en brûlait des quantités industrielles qu'il inhalait quotidiennement.



Photomontage spectaculaire d'un Proust spectral et reclus, moine forçat enchaîné à sa plume. Ne manquent que les brouillards parfumés et enivrants des fumigations antiasthmatiques.

“Je ne sais pas ce que j'écris...”

... cours aux excitants, qu'il absorbe à haute dose : caféine, adrénaline, evadmine, kola, extraits hypophysaires. Alors seulement, il peut écrire. « *Je voulais que vous sachiez pourquoi je ne vous ai pas encore remercié. L'adrénaline et la caféine me l'ont permis aujourd'hui, enfin* », dira-t-il à Edmond Jaloux. On imagine les tempêtes sous un crâne résultant des effets combinés de ces substances antagonistes. A en croire sa correspondance, son existence d'écrivain semble alors se réduire à un chemin de croix ponctué de crises d'asthme dévastatrices, d'épuisements, d'insomnies croissantes, de troubles de la perception et de l'équilibre, que les drogues n'apaisent plus.

Les conséquences sur sa psyché sont dramatiques. Difficultés d'écriture : « *Je vous écris sous l'emprise d'un médicament qui ôte toute netteté à mon écriture déjà si confuse* », explique-t-il à Georges de Lauris en 1907. Difficulté d'élocution : « *Je ne peux même plus prononcer les mots.* » Problèmes de concentration : « *Excusez ce mot écrit sous l'influence de tant de médicaments que je ne sais littéralement pas ce que j'écris* » (lettre à madame de Caillaudet). Mais c'est surtout la mémoire qui est atteinte. Dans un courrier à Fernand Gregh, daté de 1905, il la décrit comme « *à demi détruite par les médicaments incessants* ». En 1915, il se confie à Lucien Daudet : « *Le Véronal me fait tellement perdre la mémoire en ce moment que je vois que j'avais entièrement oublié ce volume...* » A Marcel Boulanger, il avoue un jour qu'il a oublié les deux premiers tomes de la *Recherche*... Amnésie, confusion, désorientation, hallucinations, insomnies, sommeil comateux ...

Un dictionnaire proustissime

De tous les genres littéraires, l'exercice d'admiration est l'un des plus difficiles.

Où s'arrête la lucidité bienveillante ?

Où commence la flagornerie ?

Comment passer de

l'éloge à la critique, même retenue, sans décevoir les aficionados ou les détracteurs ? Avec leur *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust*, Jean-Paul et Raphaël Enthoven ont réussi un chef-d'œuvre du genre. Voilà l'un des plus justes portraits qui soient de Marcel Proust : sans complaisance, mais plein de compréhension fraternelle et d'une tendresse souvent moqueuse. Quant à leur lecture de l'œuvre, elle n'est ni compassée ni déférente. Les Enthoven père et fils se promènent avec un mélange de délectation intellectuelle et de jubilation sensuelle dans l'univers



proustien. Rien ne leur échappe des intentions secrètes ou inavouées du petit Marcel, des détails cachés, des fausses pistes ou des perspectives trompeuses

disséminés dans le dédale de la *Recherche*. L'érudition parfois désinvolte des auteurs, leurs digressions pleines d'intuitions et d'humour, l'intelligence de leurs incises donneront le tournis au lecteur. Avec ce dictionnaire, la famille Enthoven démontre avec brio que l'on peut aimer et admirer en gardant son sens critique – ce qui est la marque des esprits libres. Un livre plus que proustien : proustissime.

JEAN-RENÉ VAN DER PLAETSEN

Dictionnaire amoureux de Marcel Proust, de Jean-Paul et Raphaël Enthoven. Plon/Grasset, 735 p., 24,50 €.

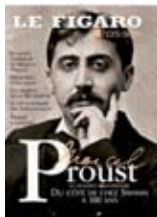
Transformé en quasi-zombie

••• sont désormais l'ordinaire de l'écrivain, le transformant en un quasi-zombie ainsi qu'il le résume lapidairement à Rosny l'ainé : « *Je vis une espèce de mort coupée de brefs réveils.* »

L'œuvre et son écriture peuvent-elles sortir indemnes d'une telle expérience ? A l'origine de la *Recherche*, on le sait, il y a une perception tragique de l'existence. Soumis au temps, l'homme et le monde ne sont que successions intermittentes, fragmentaires, « *irréliées* », d'états de choses ou de consciences, dont « *la réalité précédente s'évanouit devant celle qui lui succède comme une projection de lanterne magique devant la suivante* ». Echapper à cette intermittence du spectacle que Proust éprouve comme un néant suppose que l'on puisse trouver un point fixe, dont l'être est garanti. Cette « *minute affranchie de l'ordre du temps* », c'est dans le passé que l'écrivain ira la puiser, dans une indubitable impression originelle réactualisée par le biais de l'écriture. Y accéder, c'est toucher

Proust décortiqué

Avec son air malingre et son regard d'enfant perdu, il n'avait pas, d'emblée, fait grande impression dans les salons. Qui pouvait se douter que l'intrigant souffreteux dissimulait un demiurge, et que de ces marquis, de ces duchesses en robe de soie, de ces jeunes filles en fleurs à l'ombre desquelles il faisait ses premiers pas, le jeune Marcel peuplerait la plus grande cathédrale romanesque de la littérature française ? Il y a cent ans, *Du Côté de chez Swann* livrait la trame de sa gigantesque tapisserie. Pour célébrer cet anniversaire, le *Figaro Hors-Série* fait revivre le grand écrivain dans son univers : Eric Mension-Rigau le décrit en clinicien des hiérarchies sociales, héritier des moralistes et des mémorialistes du Grand Siècle ; Camille Pascal dévoile



les soubassements de son œuvre à travers sa correspondance compulsive ; Ghislain de Diesbach suit les méandres de son parcours mondain.

Le récit de douze journées de la vie de Proust, la reproduction des grandes œuvres de son musée intérieur, le décodage des secrets de son roman total, un dictionnaire de ses personnages, un abécédaire de ses richesses font de ce numéro exceptionnel le précis indispensable à tout lecteur de la *Recherche*.

ANTOINE CERRUTI

« Marcel Proust. Du côté de chez Swann a cent ans », Le Figaro hors-série, 114 p., 8,90 €. En kiosque et sur www.figarostore.fr. Lire aussi la somptueuse BD de Stéphane Heuet, *Du côté de chez Swann* (Delcourt, 232 p., 39,95 €).



PHOTOS : DR

du doigt l'éternité. D'où le redoublement du tragique proustien : si être, c'est avoir été et que donc le salut gît dans le passé, la mémoire (volontaire ou involontaire) devient donc l'instrument de la grâce. Et a contrario, son défaut entraîne une confusion des temps, et sa disparition, la ruine de la quête proustienne.

Autrement dit, pour l'écrivain, la damnation. D'où ce paradoxe : les moyens utilisés par Proust pour mener sa quête en furent les premiers obstacles.

Proust n'aurait-il pas cherché dans les stupéfiants un surcroît d'inspiration ?

Comment expliquer une telle prise de risque ? Au-delà des effets thérapeutiques qui, d'ailleurs, s'amenuisaient au fil du temps, l'écrivain n'a-t-il pas cherché dans les stupéfiants un surcroît d'inspiration ? Sa quête de l'éternel présent n'a-t-elle pas justifié tous les moyens et sacrifices, y compris l'usage de narcotiques à des fins spéculatives ? Bref : Proust a-t-il voulu, à l'instar de Rimbaud, « *se faire voyant* » ? Dans *Le Côté de Guermantes*, le narrateur décrit ainsi ce qui dans le sommeil se dévoile : « *La désincarnation, la transmigration des âmes, l'évocation des morts, les illusions de la folie, la régression vers les règnes les plus élémentaires de la nature (...), tous ces mystères que nous croyons ne pas connaître et auxquels nous sommes en réalité initiés presque toutes les nuits ainsi qu'à l'autre grand mystère de l'anéantissement et de la résurrection.* » Or les stupéfiants, par leurs effets sur le sommeil de l'élus, permettent d'entrer en ces terres inconnues : « *Non loin de là est le jardin réservé où croissent comme des fleurs inconnues les sommeils si différents les uns des autres, sommeil du datura, du chanvre indien, des multiples extraits de l'éther, sommeil de la belladone, de l'opium, de la valériane, fleurs qui restent closes jusqu'au jour où l'inconnu prédestiné viendra les toucher, les épanouir, et pour de longues heures dégager l'arôme de leurs rêves particuliers en un être émerveillé et surpris.* » Ne voir là que métaphores serait une erreur. Ce jardin, Proust l'a exploré. Y a-t-il trouvé la confirmation d'intuitions métaphysiques antérieures, ou bien ces paradis artificiels furent-ils le lieu de révélations auxquelles il s'est par la suite astreint à donner une forme dans et par l'écriture romanesque ? A-t-il atteint au terme de la *Recherche* le temps aboli qui fut son Graal ou lui a-t-il substitué son équivalent parodique : ce présent dilaté tant prisé des consommateurs d'opiacés ? Difficile de trancher ! En revanche, l'importance accordée par l'écrivain aux prétendues promesses du « trip », est, elle, indubitable : « *On n'absorbe le produit nouveau, d'une composition toute différente, qu'avec la délicieuse attente de l'inconnu (...). Il est maintenant en nous, il a la direction de notre pensée. De quelle façon allons-nous nous endormir ? Et une fois que nous le serons, par quels chemins étranges, sur quelles cimes, dans quels gouffres inexplorés le maître tout-puissant nous conduira-t-il ? Quel groupement nouveau de sensations allons-nous connaître dans ce voyage ? Nous mènera-t-il au malaise ? A la béatitude ? A la mort ?* »

■ PAULIN CÉSARI